

## CHAPITRE VII.

Continuation du même sujet.

### § 1<sup>er</sup>.

Comment Jouffroy et les rédacteurs du *Globe* ont apprécié la philosophie anti-chrétienne du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Moins souple, moins fécond, moins brillant que M. Cousin, Jouffroy était plus hardi dans l'exposition de ses erreurs. Il n'a pas joué un rôle important comme administrateur; mais il a exercé une influence très profonde sur les jeunes philosophes de l'Université, et personne peut-être n'a propagé le scepticisme religieux d'une manière plus efficace. Entre les questions historiques qu'il traite dans ses écrits, il en est trois principales sur lesquelles il a contribué, plus que M. Cousin lui-même, à déterminer les idées de l'école éclectique. Ces questions d'une importance extrême sont celles-ci : — Quel a été, et quel a dû être le rôle des philosophes au XVIII<sup>e</sup> siècle? Quelle est aujourd'hui leur mission? Que faut-il penser de l'état présent du Christianisme et de son avenir? —

Nous allons exposer les doctrines de Jouffroy sur ces questions : ce sera exposer celles de tous les rationalistes les plus influents de notre époque.

Dans un article qui « fut, en quelque sorte, la déclaration de principes et le prospectus philosophique du *Globe* (1) », Jouffroy a exprimé d'une façon nette, vive et tranchante son opinion et celle de ses amis sur la lutte de l'Église et des philosophes rationalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nulle part, peut-être, l'école éclectique n'a mieux révélé ses tendances caractéristiques; nulle part elle n'a mieux dessiné l'attitude que ses représentants les plus jeunes et les plus ardents désirent prendre vis-à-vis du Christianisme et des Voltairiens.

Par une tactique qu'un vrai et loyal philosophe n'eût jamais voulu se permettre dans une matière aussi grave, Jouffroy réduit tout d'abord l'Église aux proportions de la Sorbonne, ou plutôt d'une caricature de la Sorbonne (2). Rien de plus commode, j'en conviens, mais aussi rien de plus injuste et de plus propre à fausser les idées de la foule, que ces personnifications outrageantes. Qu'eût dit Jouffroy, si, le prenant au mot, on eût con-

(1) C'est Jouffroy lui-même qui nous en avertit. — *V. Mélang. philosoph.*, p. 27. — Cet article, intitulé : *De la Sorbonne et des Philosophes*, fut composé en 1824 et parut dans le *Globe* le 15 janvier 1825.

(2) Cet article, comme nous l'avons dit, est intitulé : *De la Sorbonne et des Philosophes*.

fondé tous les philosophes avec les sophistes sans conviction et sans mœurs qu'il désigne sous ce nom ? Il n'avait pas à redouter une pareille confusion de la part des rationalistes auxquels il s'adressait, et il le savait bien. Mais n'était-il pas à craindre qu'un bon nombre de ses lecteurs identifiait malignement, comme il paraît le faire lui-même, la cause sacrée du Catholicisme avec celle de cette pauvre Faculté, qu'il charge de tant de péchés, et dont il trace un portrait si dérisoire ? N'est-ce pas même, au fond, ce qu'il désirait ?

À l'entendre, nos bons aïeux croyaient naïvement tout ce que les Docteurs de la Sorbonne jugeaient à propos de leur enseigner, en quelque matière que ce fût, et spécialement en matière de religion ; même en plein dix-septième siècle, ils ne songeaient pas encore le moins du monde à se rendre compte de leur foi. « La cour, la ville, les provinces recevaient les décisions de la Sorbonne comme des oracles, et nese mêlaient pas des motifs (1).... La science descendait sur le peuple des voûtes de la Faculté en apophthèmes approuvés et paraphés par le doyen de ce vénérable sémat ; aussitôt le peuple s'inclinait et croyait ; son opinion n'osait faire résistance et se laissait paisiblement régenter (2). » Enfin, au dix-huitième

(1) *Mélanges philoa.*, p. 28.

(2) *Ibidem*, p. 30. — Au xviii<sup>e</sup> siècle, chacun ne croyait pas

siècle, on s'avisade se demander pourquoi on avait cru si longtemps aux décisions de la Sorbonne. Le sens commun sembla prendre confiance en lui-même, et cette puissance nouvelle détrôna bientôt la Sorbonne. Mais au dogmatisme pédantesque de la Sacrée Faculté succéda un dogmatisme frivole. L'autorité exercée jusque-là par le corps des savants passa dans les salons, qui devinrent les clubs d'une démocratie intellectuelle non moins absolue, non moins tranchante que la vieille aristocratie des docteurs en Sorbonne. Tels sont les deux régimes qui se disputent la possession des générations nouvelles. Jouffroy déclare que lui et ses amis n'entendent se soumettre ni à l'un, ni à l'autre (1). « La Sorbonne et les philosophes, dit-il, sont comme ces deux voleurs de la fable qui se battaient à qui aurait l'âne qu'ils avaient pris ; un troisième vint, qui monta dessus et s'en alla (2). »

Après avoir persifflé, dans les termes les plus amers, la Sorbonne et les *Philosophes*, le *Mémorial*

être capable de juger toutes sortes de questions, soit ! Mais n'examinait-on pas les motifs et les objets de sa foi religieuse avec une attention et une gravité bien rares aujourd'hui ?

(1) Pages 54-55-56.

(2) *Ibid.*, p. 37. — Quel est ce troisième voleur, que Jouffroy s'abstient de nommer ? Évidemment ce ne peut être que l'école éclectique. Et à qui fait on jouer ici le rôle de l'âne, sinon au pauvre public ? Voilà une comparaison bien impertinente !.... Et l'on a d'autant plus droit de s'en étonner, que, cinq pages

catholique et le *Constitutionnel*, Jouffroy aurait dû naturellement esquisser le nouveau régime, ou le nouveau symbole que lui et ses amis voulaient créer. Mais cette tâche lui paraissant trop ardue (1), il garde jusqu'au bout un rôle purement critique, et il termine sa prétendue *déclaration de principes* par une tirade sur la tolérance. La vérité est que cette tirade exprime, avec une rare franchise, le seul dogme auquel l'école éclectique ait voué, ce semble, une fidélité unanime et persévérante, c'est-à-dire, l'irresponsabilité des philosophes.

Chose remarquable et vraiment caractéristique ! Ce que Jouffroy se propose, dans cette exhortation à la tolérance, c'est de réhabiliter ces mêmes *philosophes*, dont il vient de faire à certains égards assez bonne justice (2) ; et, pour accomplir cette réhabilitation, il ne recule pas devant le fatalisme le plus immoral. Tant il est vrai qu'au fond il est do-

plus loin, Jouffroy définit la philosophie « le jugement du peuple. » — J'avais oublié ci-dessus (liv. I<sup>er</sup>, ch. IV, § 1<sup>er</sup>.) de signaler cette étrange définition. Quelque flatteuse qu'elle soit pour la vanité populaire, elle n'a pas encore été, je crois, sanctionnée par le *suffrage universel*.

(1) Il confesse sans détour que la *génération nouvelle* « ne sait pas précisément encore quelle sera sa direction. » (*Ibidem*, p. 38.)

(2) Il exprime en effet presque autant de mépris pour les *Philosophes* que pour la *Sorbonne*, et ce n'est pas peu dire ! Chacun de ces deux partis ne lui semble avoir d'autres titres à la domination que les vices du parti opposé. « Ce sont, dit-il, deux

miné par une sympathie secrète pour les voltairiens ! Tant il est vrai qu'en les méprisant, il est toujours disposé à les absoudre, par haine contre l'Église !

Ne croyez pas en effet qu'il se borne à réclamer pour les philosophes la justice et la charité, ce qui serait très catholique. Non : ce n'est pas à la charité qu'il en appelle, c'est au fatalisme. S'il réclame la tolérance, c'est comme un droit qui a sa raison dans l'irresponsabilité des philosophes. Il pose d'abord cette thèse sous une forme timide, mais nous allons voir qu'il lève bientôt tous les voiles dont il s'enveloppait au début.

« mauvais sujets qui se reprochent leur vie, et tous deux ont raison (p. 36). » — Un peu plus loin, il reproche au libéralisme voltairien son inconséquence manifeste. « D'où vient, dit-il, que les habiles philosophes de la *Minerve* et du *Constitutionnel* accusent leurs adversaires de prêcher le peuple et de lui inspirer de mauvaises opinions ? D'où vient qu'ils se fâchent de voir une partie du public céder à ces prédications ? D'où vient qu'ils attestent sans cesse l'autorité des grands noms du dix-huitième siècle ? Ne sont-ce point là autant de preuves, ou qu'ils ne comprennent point leurs propres principes, ou que ces principes ne sont point vrais ? Car, si le peuple est souverain juge de ce qui est vrai, pourquoi dire qu'il se trompe ou qu'il est trompé ? Pourquoi vouloir lui imposer des jugements particuliers, qui n'ont de poids que l'autorité ? Pourquoi décliner ses arrêts et en appeler ailleurs ? » (*Ibidem*, p. 39.) — Les amis et disciples de Jouffroy, qui en sont revenus aux inconséquences de la *Minerve* et du vieux *Constitutionnel*, feraient bien de relire et de méditer aujourd'hui ces paroles.

Pour justifier le scepticisme de l'école encyclopédiste, et convertir ses lecteurs à la tolérance universelle en matière d'opinions, il commence par demander que l'on veuille bien « réfléchir sur la manière dont une opinion s'adopte, et que l'on cherche avec un peu plus d'exactitude jusqu'à quel point celui qui l'embrasse est responsable de l'avoir embrassée (1). » — Puis il s'écrie : « Y a-t-il, par exemple, quelque chose de plus ridicule que d'en vouloir aux philosophes du dix-huitième siècle d'avoir pensé ce qu'ils ont pensé ? C'est comme si on se fâchait contre la toupie qui tourne sous le fouet de l'enfant ; ce n'est pas la toupie qui est coupable, c'est l'enfant. .... A-t-on jamais vu qu'une opinion ridicule ou sublime, bonne ou mauvaise, manquaît de représentants (2) ? Y a-t-il dans la nature morale, y a-t-il dans le monde physique, un fait plus nécessaire, plus inévitable ? La toupie tourne-t-elle plus fatalement sous le fouet qui la lance ? Ce n'est donc point Voltaire, ni ses amis qui sont coupables, c'est leur temps ; ce n'est point eux que leurs opinions compromettent, mais leur époque (3). .... Et puisqu'il

(1) *Ibid.*, p. 41.

(2) Mais il s'agit de savoir si les représentants de ces opinions sont responsables, ou irresponsables. Il ne faut pas trancher la question par la question.

(3) *Ibid.*, p. 42 — . Et la preuve, continue Joffroy, qu'elles ne leur appartiennent pas, c'est que si Voltaire était né cin-

« faut tout dire, disons plus encore : les siècles ne sont pas plus coupables de leurs opinions que les hommes des opinions de leur siècle (1). .... Un siècle n'est responsable ni de ce qu'il est, ni de ce qu'il pense ; un siècle sort d'un autre, une opinion d'une autre opinion. Et si l'on accuse cet autre siècle, cette autre opinion, on trouvera qu'ils sont innocents de ce qu'ils ont été, ET PAR CONSÉQUENT DE CE QU'ILS ONT PRODUIT. En sorte que ceux qui aiment à accuser, forcés de courir de siècle en siècle après le coupable, arriveront

quante ans plus tôt, il est d'une évidence absolue qu'il n'aurait point joué le rôle qu'il a joué. .... Peut-être l'aurait-on vu jésuite, docteur en Sorbonne, ou tout ce que l'on voudra ; mais philosophe, point. .... Toutes les idées dont on accuse Voltaire et ses amis, Voltaire et ses amis n'auraient pu les avoir cinquante ans plus tôt ; elles ne sont donc point d'eux, mais de leur époque. Luther aurait été un saint et peut-être un pape cent ans plus tôt. » (*Ibid.*, p. 42-43.) — Singulière logique ! — Si Voltaire et Luther ne se fussent point trouvés dans des circonstances favorables pour enseigner et propager l'erreur, ils n'eussent point été tentés de le faire, et partant ils ne l'eussent point fait ; donc, en le faisant, ils n'ont point été libres ! — Y a-t-il un crime que l'on ne pût justifier avec un argument semblable ? — D'ailleurs, qui peut savoir ce qu'eussent pensé, ce qu'eussent enseigné Luther et Voltaire cinquante, ou cent années plus tôt ? L'erreur et le vice sont de tous les pays et de tous les siècles ; seulement leurs formes extérieures varient, leurs succès et leur existence politique sont plus ou moins éclatants.

(1) *Ibid.*, p. 45.

« heureusement au premier homme, qui rejettera  
« ce qu'il a pensé sur sa propre nature, c'est-à-dire  
« sur la nature humaine, véritable source du mal,  
« parce qu'étant faible, elle ne saurait voir qu'une  
« partie de la vérité, et qu'étant *orgueilleuse*, elle  
« croit et proclame toujours qu'elle a trouvé la  
« vérité tout entière. — Ainsi l'accusation tombe,  
« faute de *coupable* (1). »

Vous le voyez : Joffroy ne se borne pas à réclamer pour toutes les opinions philosophiques un privilège d'irresponsabilité légale, pareil à celui que la Charte accorde à nos Rois, par une fiction constitutionnelle. Il ne soutient pas seulement que les hommes ne peuvent pénétrer dans le mystère de la conscience, et qu'ils sont dès-lors incompetents pour déterminer avec exactitude jusqu'à quel point sont criminels les inventeurs et les propagateurs de systèmes faux et dangereux. Il ne se contente pas de prétendre qu'en pareille matière la société n'a point le droit de *punir* les coupables, mais seulement de se *défendre*, par des mesures aussi douces que possible, contre les doctrines évidemment subversives de l'ordre public. Non ; c'est dans le for intérieur, c'est devant Dieu, comme devant les hommes, que les philosophes sont exempts, d'après lui, de toute responsabilité morale pour les opinions

(1) *Ibidem*, p. 46. — On peut donc, suivant Joffroy, être *orgueilleux*, sans être *coupable* ?

qu'ils embrassent et qu'ils professent. Si funestes, si impies, si honteuses que puissent être ces opinions, il ose les rejeter sur la nature humaine et sur son auteur ! Comme si la Providence ne nous avait pas préparé des moyens suffisants d'éviter toute erreur corruptrice, et d'arriver, au moins de proche en proche, à toutes les vérités essentielles dans l'ordre moral et religieux (1) !

Sans doute Joffroy ne refuse pas précisément à l'homme toute liberté, toute responsabilité ; ce serait s'enlever le droit de mépriser et de haïr ces *bonnes âmes*, auxquelles il attribue si charitablement le désir de brûler les philosophes (2) ; il évite une exagération aussi maladroite. Toutefois, il sent qu'après avoir amnistié toutes les opinions philosophiques, il faut logiquement aller plus loin encore, et absoudre les résultats que ces opinions ont produits. Et cette conséquence ne le fait pas reculer ; il glisse rapidement sur elle ; mais enfin il la signale, et il l'accepte ! — Je le demande, y a-t-il une passion, y a-t-il un crime que l'on ne pût justifier par des arguments semblables à ceux que notre philosophe emploie pour soutenir sa thèse ? — Changez, dit-il, le temps et les circonstances où ont vécu

(1) Voyez la *Lettre de FÉNELON sur les moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion*.

(2) « Ainsi, dit-il, l'accusation tombe, faute de coupable ; il n'y a personne à brûler, personne même à haïr ; ce qui est fâcheux pour les *bonnes âmes*. » (P. 46-47.)

les philosophes : vous changez du même coup leurs opinions ; donc ces opinions viennent du temps et des circonstances, non des philosophes ; donc les philosophes n'en sont pas responsables.—Mais si l'on doit par ces motifs absoudre *en masse* tous les philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle, Voltaire, Rousseau, D'Alembert, Diderot, Raynal, Helvetius, D'Holbach, Lamettrie, etc., ne devra-t-on pas absoudre aussi *en masse* Danton, Marat, Robespierre, Couton, Collot d'Herbois, Chaumette et Carrier, avec tous les crimes inspirés par l'entraînement des idées révolutionnaires ? Si les philosophes qui entreprennent, il y a un siècle, la destruction du Christianisme, *tournaient sous les idées de leur époque, comme le sabot sous le fouet de l'enfant*, les membres de nos assemblées révolutionnaires étaient emportés par des influences bien autrement difficiles à vaincre. Il faudra donc aussi les déclarer irresponsables ! Mais, il y a plus : en suivant jusqu'au bout les principes de Jouffroy, on finirait par absoudre *en masse* les voleurs et les assassins que nos tribunaux envoient mourir au bagne, ou sur l'échafaud. Car ces misérables ne commettraient pas les forfaits qui leur attirent ces châtimens, si quelques circonstances extérieures ne venaient enflammer leurs passions ? Ne peut-on pas même imaginer sans peine telle situation, où la pensée du crime ne se fût pas seulement présentée à leur esprit ? « Un siècle plus tôt, dit Jouffroy, Voltaire eût

été jésuite, ou docteur en Sorbonne ; Luther eût été un saint, ou un pape. » Mais qui sait si, dans une autre position sociale, et sous l'influence d'une meilleure éducation, nos galériens ne seraient point devenus d'honorables députés, d'habiles professeurs de Philosophie, des membres de l'Institut, ou même des collègues de M. Cousin au Conseil royal de l'instruction publique ? Faudra-t-il donc rejeter sur les circonstances toute la responsabilité de leurs actes ? Non certes ; car, ni l'occasion, ni la tentation ne nous enlèvent le libre arbitre ; elles rendent plus ou moins difficile l'épreuve à laquelle nous sommes soumis ; elles nous imposent le devoir d'une lutte plus ou moins douloureuse ; mais, Dieu aidant, nous pouvons toujours triompher. Aussi, quand nous sommes vaincus, le remords nous punit secrètement de notre faiblesse, et notre conscience nous révèle, malgré nous, cette liberté, dont nous voudrions étouffer la voix accusatrice.

Les paroles de Jouffroy que je viens de citer, nous indiquent peut-être la plaie la plus profonde de notre temps. Jamais on ne parla davantage de la liberté politique ; jamais on ne fit tant d'efforts pour y arriver ; mais la foi à la liberté morale, qu'est-elle devenue, et que fait-on pour la défendre contre les assauts perpétuels du sophisme et des passions ? En dehors de ces Chrétiens fervents, qui croient profondément au libre arbitre, parce qu'ils croient à

l'efficacité de la prière, à la puissance de la grâce et à la vigilance universelle de la Providence, où sont les hommes que le Fatalisme n'a pas éternés à quelque degré? Et néanmoins, qu'est-ce que l'indépendance extérieure pour une âme tyrannisée intérieurement par ses instincts corrompus? Qu'est-ce, sinon un danger, un immense danger? — On s'effraie justement de la scandaleuse facilité avec laquelle nos jurés imaginent des *circonstances atténuantes*, dans des crimes qui trop souvent n'en présentent aucune. Toutefois, il n'est pas à craindre que l'on absolve jamais *en masse* les assassins et les voleurs, comme la logique le commanderait à des juges fatalistes. L'amour de la propriété et l'instinct de la conservation viennent ici en aide au sens commun, et l'empêchent de s'égarer à ce point. D'ailleurs, les assassins et les voleurs de bas étage ne sont point *jugés par leurs pairs*, comme les philosophes rationalistes ont très souvent l'avantage de l'être au tribunal de l'histoire. Ce n'est donc pas de ce côté que le fatalisme est le plus menaçant. Mais que de ravages ne fait-il pas dans cette partie si importante de la vie individuelle, politique et sociale, où l'œil de nos législateurs ne saurait pénétrer! Drames, romans, feuilletons, histoire, tout semble proclamer à l'envi la puissance irrésistible de la passion; tout répète cette parole impie, dans laquelle M. Hugo résumait un de ses ouvrages les

plus célèbres, *Αὐτοκτονία* (1)! Et loin de lutter avec énergie contre cet entraînement funeste, les maîtres les plus vantés du rationalisme universitaire ont été les premiers à s'y abandonner. Ce sont eux-mêmes qui ont, ce semble, ranimé la guerre contre la liberté morale. Ils avaient du moins appliqué le fatalisme à la défense des philosophes antichrétiens, avant que nos historiens, nos romanciers et nos poètes fatalistes eussent publié leurs compositions les plus scandaleuses.

Je sais bien que, tout en professant le fatalisme historique, ils ont constaté, par l'observation intérieure, l'existence d'une certaine liberté morale. Mais à quoi servent les vérités qu'ils enseignent sur ce point et sur d'autres, quand ils en détruisent l'influence par des erreurs bien plus efficaces? A quoi, dis-je, peuvent servir ces vérités, sinon à dissimuler le péril et à le rendre par cela même plus grand? Que fait-on d'ailleurs? On prouve à merveille que nous sommes libres dans les circonstances communes et insignifiantes de la vie, où nul n'a intérêt à se croire dominé par des influences insurmontables. Mais, pour vaincre nos passions, pour résister à l'entraînement de l'exemple, de l'opinion ou du tempérament, il nous faut quelquefois

(1) Voyez, dans la *Revue critique des Romans contemporains* par M. A. DE VALCOSAUX, l'analyse de *Notre-Dame de Paris* par M. V. HUGO.

soutenir des luttes très difficiles; et, dans ces luttes, le fardeau de la responsabilité paraît bien lourd à notre faiblesse. C'est alors qu'éclate l'insuffisance du Rationalisme; car c'est à ces heures critiques qu'il laisse défaillir cette foi à la liberté qui est la force et la vie de l'âme. Entre toutes ces épreuves où notre infirmité naturelle se fait si vivement sentir, il n'y en a point de plus décisive que le discernement des vérités religieuses qui sont la règle suprême, le mobile souverain de notre activité. C'est donc surtout dans cette épreuve que nous avons besoin de nous croire libres et partant responsables. Or c'est précisément au sujet de cet acte solennel que le Rationalisme universitaire jette dans les âmes des doutes énervants et un découragement corrupteur. Si les plus habiles philosophes ont tourné sous les idées de leur siècle comme le sabot sous le fouet de l'enfant, si, pour cette raison, ils n'ont pu être responsables de leurs erreurs les plus impies, les plus immorales, comment en effet nous persuader, à nous chétifs, que nous sommes libres d'échapper aux erreurs qui règnent autour de nous, et d'arriver à toutes les vérités essentielles du dogme et de la morale? Comment croire que Dieu pourra nous demander compte de notre foi religieuse? Mais, si nous ne sommes pas responsables de nos croyances, nous ne pouvons pas être responsables non plus des actions qu'elles nous inspirent, et qui en sont l'application rigoureuse. Que fera donc

l'âme séduite par ce fatalisme sceptique? Elle tombera dans une molle indifférence (1), et se laissera pousser à l'aventure, du bien au mal, de la vérité à l'erreur, par les flots mouvants de l'opinion. Le hasard des circonstances, les vicissitudes du climat et du tempérament feront et défont toutes ses croyances, comme ses vertus et ses vices; si tant est qu'elle puisse avoir encore quelque croyance et quelque vertu! Puis, quand les terreurs salutaires de la conscience viendront l'arracher à sa léthargie, elle jettera ses erreurs ou ses vices sur son époque, sur son éducation, sur les circonstances, sur sa nature et sur Dieu même; en un mot, elle se défendra comme Jouffroy a défendu les sophistes du dix-huitième siècle.

(1) Tout lecteur qui ne sera pas dupe de la solennité avec laquelle nos philosophes parlent toujours d'eux mêmes, reconnaîtra l'aveu de ce fait humiliant dans les paroles suivantes de Jouffroy: « Du point de vue, oserais-je dire élevé, où les lumières de mon siècle bien plus que mes faibles forces m'ont conduit, il n'est plus en moi (et je ne sais si je dois m'en féliciter) desentir ni enthousiasme, ni haine pour les opinions et les partis qui se disputent la scène du monde. Les événements sont si absolument déterminés par les idées, et les idées se succèdent et s'enchaînent d'une manière si fatale, que la seule chose dont le philosophe puisse être tenté, c'est de se croiser les bras, et de regarder s'accomplir les révolutions auxquelles les hommes peuvent si peu. » (*Mélanges philas.*, p. 442.)

§ II.

Doctrines de Jouffroy sur la décadence du Christianisme, sur son présent et sur son avenir.

I. — Une des infirmités morales les plus communes parmi nous, fils du dix-neuvième siècle, c'est une crainte excessive de paraître *arriérés*. Quand une vérité passe autour de nous pour surannée, il nous faut un courage presque héroïque pour l'étudier de sens rassis, pour reconnaître ses titres à notre foi, et surtout pour la défendre ouvertement contre une foule railleuse, qui obéit à la mode comme à la loi suprême. Une autre faiblesse non moins commune, et qui résulte de celle que je viens de signaler, c'est la crainte aveugle de sembler hostile à la liberté, à la Philosophie, à la civilisation, en un mot, à tout ce qui excite aujourd'hui l'enthousiasme le plus ardent et le plus unanime. On tremble toujours d'être mis au ban de son époque, et il y a bien des gens qui n'osent jamais discuter les doctrines les plus funestes à la liberté, à la Philosophie, à la civilisation, au progrès, tant que ces doctrines seront proclamées hardiment au nom des grandes choses qu'elles tendraient à détruire. En 1793, nul ne pouvait, sans exposer sa tête, protester contre les théories atroces du despotisme jacobin, parce que ces théories se cachaient

audacieusement sous les noms tout puissants de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité et du Patriotisme. Aujourd'hui, il y a une autre espèce de terrorisme : forcés de s'adoucir, nos ennemis ont changé de procédés, et ils n'ont plus, grâce à Dieu, la guillotine à leur service ; mais ils ont toujours des paroles magiques, avec lesquelles ils fascinent, déconcertent et dominent la foule.

Dans cette situation des esprits, le moyen le plus efficace peut-être pour ébranler la foi des masses, et surtout celle de la jeunesse, c'est de proclamer bien haut que la religion de nos pères est tombée en discrédit parmi les intelligences d'élite, que la science moderne l'a pesée dans sa balance et l'a trouvée trop légère, que l'Église, en un mot, est une institution décrépite, incompatible avec le progrès de la civilisation, inconciliable avec la Philosophie et hostile à toute liberté. Employée avec audace et persévérance, cette tactique a, si je ne me trompe, causé de nos jours plus d'apostasies que toutes les objections théologiques les plus spécieuses. On a tant de peur de sembler étranger aux résultats prétendus de la science, on craint si fort d'être travesti, même injustement, en ennemi du progrès, de la liberté et de la civilisation, que d'excellents esprits se troublent involontairement au premier soupçon qu'on s'avise d'élever contre eux à cet égard. Nos adversaires le savent bien ; et voilà pourquoi ils insinuent de mille manières

qu'un homme éclairé ne peut sérieusement croire ni aux miracles, ni à l'autorité surnaturelle de l'Église; voilà pourquoi ils s'efforcent de persuader que le Catholicisme, ou, comme ils disent, l'*Ultramontanisme* (1), est un ennemi mortel de la liberté et du progrès. Peut-être les chefs du Rationalisme universitaire ont-ils commencé par être dupes de cette tactique; mais, si d'abord ils y ont été pris, ils en ont ensuite tellement usé et abusé que le prestige devrait, ce semble, commencer à s'affaiblir, du moins pour tout esprit un peu clairvoyant. Malheureusement les esprits passionnés sont si oublieux, que les mêmes tactiques suffiront toujours pour entretenir en eux des illusions qui leur sont chères.

Rendons justice à M. Cousin: ses insinuations à ce sujet ont toujours été empreintes d'une réserve qui ferait honneur au plus habile diplomate. Convaincu que l'Église est assez forte pour subsister encore plusieurs siècles, il n'a pas cru sage d'annoncer avec éclat la chute d'une institution destinée à lui survivre. Il a fort bien senti que les philosophes ne sauraient, avec leur science, pacifier et consoler les masses, pour lesquelles il n'y a point de morale sans religion (2). En homme d'état for-

(1) Qui ne sait que l'*Ultramontanisme* est un nom de guerre exactement synonyme des noms de *Papisme* et de *Romanisme* que les protestants ont imaginés, pour rapetisser l'Église catholique?

(2) « Pour les trois quarts des hommes », dit M. Cousin lui-même, il n'y a point de morale sans religion. — Quant à

cément conservateur, il s'est donc résigné à voir l'Église diriger moralement une partie considérable des classes inférieures, et même la majorité des femmes et des enfants dans les classes supérieures. Susciter à l'Église assez d'embarras pour qu'elle soit contrainte de se renfermer dans l'exercice de cette fonction subalterne, et pour qu'elle renonce à disputer aux philosophes la direction des classes influentes, voilà, ce semble, à quoi se borneraient ses plans, si les réclamations et les plaintes des Catholiques, les vivacités de la controverse, et l'ombrageuse susceptibilité de son ambition, ne venaient rompre souvent l'équilibre de sa politique.

Du reste, tandis que le chef de l'école éclectique tenait à prouver, pour son compte personnel, qu'il comprenait les *nécessités sociales*, il ne savait pas, ou ne voulait pas inspirer toujours la même réserve à ses disciples. Il en est un, parmi eux, qui semblait, à beaucoup d'égards, plus capable que son maître de sentir la beauté, la grandeur, l'importance et la vérité du Christianisme, c'est Jouffroy; et néanmoins il s'est montré, dans ses écrits, bien plus hostile au Christianisme. Serait-ce qu'au fond M. Cousin aurait moins d'antipathie contre notre foi? On peut en

fautre quart, il a de l'esprit autant qu'il en faut pour imposer silence à la voix de la nature. (Voyez les *Essais de Philosophie morale* de M. A. Vissier, p. 58 et suiv.)

douter; mais plus ardent, plus impétueux, Jouffroy ne savait pas, ou ne voulait pas se prêter toujours aux atermoiements, aux calculs et aux précautions d'une politique expectante. Une fois qu'on lui eut appris à regarder l'Église comme une institution surannée, comme un obstacle au développement d'un dogmatisme plus parfait, il ne contint pas longtemps l'expression du mépris et de la haine qu'on lui avait inspirés pour le *vieux dogme*. A la première occasion, il se laissa emporter par la colère, et il écrivit son fameux article du *Globe*; COMMENT LES DOGMES FINISSENT. Essayons de faire connaître la substance de ce pamphlet: on verra à quoi se réduit cette impartialité que nos éclectiques présentent toujours comme le caractère distinctif de leur école.

II. — Le libéralisme voltairien, dans la guerre acharnée et déloyale qu'il fait à l'Église depuis trente ans, ne se pose presque jamais d'une manière franche et nette, comme l'ennemi des dogmes chrétiens. A l'en croire, il n'en veut qu'aux Jésuites, ou aux prêtres intolérants, fanatiques, ambitieux; s'il leur fait la guerre, c'est même dans l'intérêt bien entendu de la Religion. Ainsi, pour ne parler que des derniers représentants de ce faux libéralisme, MM. Michelet et Quinet ne s'attaquent en apparence qu'aux *enfants de Loyola*, et aux *ultramontains*; encore est-ce par zèle pour le Christianisme, dont l'esprit et la tradition pure ne sont plus conservés

qu'au Collège de France! Jouffroy dédaigne ces précautions hypocrites; et il ne veut dissimuler ni l'étendue, ni la portée de ses attaques. C'est au dogme chrétien tout entier, sans nulle réserve, qu'il ose jeter l'insulte et l'anathème. Il sent que toutes les parties de ce dogme sont solidaires, parce que toutes reposent sur la même autorité; cette autorité une fois mise en doute, n'a-t-il pas vu toutes ses croyances religieuses s'écrouler en même temps? L'œuvre de destruction qu'il a consommée en lui, il voudrait la voir consommée pareillement autour de lui. Bien d'autres cachent ce désir au fond de leur âme; lui, du moins, il a le triste courage de l'avouer. Et, pour justifier ce désir sacrilège, il impute à la doctrine chrétienne toutes les absurdités, tous les abus, tous les crimes que d'autres attribuent seulement à une fraction plus ou moins considérable des catholiques. *Routine, superstitions grossières, informe assemblage de maximes despotiques, d'absurdités palpables, de mensonges intéressés et d'odieuses pratiques; paresse ambitieuse, tyrannie lâche et hypocrite; égoïsme défiant, cruel, vindicatif et corrompueur; haine aveugle de la liberté et des lumières*. — voilà ce qu'il prétend voir dans la religion catholique. Toutefois, si la colère lui fait perdre toute modération et tout sentiment d'équité, elle ne lui enlève pas toute prudence. Par une tactique habile, nécessaire peut-être pour échapper à la censure, le Christianisme n'est pas nommé une seule fois dans ces pages, où évidem-

ment il est partout en cause. Extérieurement, il ne s'agit que des dogmes en général, et des symptômes qui manifestent la fin d'une religion décrépite. En un mot, le voile de l'insinuation est assez transparent pour que personne ne s'y méprenne ; mais , en même temps, il est assez épais pour que la calomnie échappe aisément à la discussion , et pour que les injures les plus grossières obtiennent leur grâce. Derrière ce voile, les coups sont d'autant plus sûrs qu'ils sont presque invisibles.

Notre philosophe daigne reconnaître que les premiers sectateurs du dogme chrétien étaient sincèrement convaincus ; mais, s'il est juste envers eux, il semble que ce soit seulement pour donner plus de poids aux accusations calomnieuses qu'il fait peser sur leurs descendants. Bientôt, s'il faut l'en croire, la foi n'a plus été qu'une routine indifférente. Enfin il est arrivé une heure où « cette doctrine jadis pleine de vérité n'a plus offert à la « bonne foi du scepticisme naissant qu'un informe « assemblage de symboles mutilés, et de maximes des- « potiques, ou superstitieuses..... Mille erreurs, mille « absurdités palpables, des mensonges intéressés et d'o- « dieuses pratiques frappent donc les yeux des pre- « miers qui examinent (1) ; et, comme ils sont d'une

(1) « Les premiers qui examinent ..... Jonffroy veut, ce semble, désigner par ces mots les *libres penseurs* du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Mais quels sont donc, parmi ces *libres penseurs*, ceux qui ont examiné

« nature morale et raisonnable, ils cessent de croire  
« ce qui est faux, ils cessent de respecter ce qui  
« est méprisable (1). » — Après des siècles d'engourdissement, le peuple a prêté l'oreille « à la voix  
« de prophètes nouveaux, et le doute s'est élevé en  
« lui ; car il n'a pu se refuser au bon sens..... Les  
« hommes qui gouvernaient au nom de la foi  
« ancienne et qui en vivaient, ont été surpris et  
« désarmés. Ces formules si commodes à leur pa-  
« resse, si dociles et si souples à leur ambition, à  
« présent que la raison les interroge, mutilées par  
« eux, privées de sens, réduites à de vains mots,  
« les trahissent au jour du danger et restent muet-  
« tes entre leurs mains (2). Incapables de discuter  
« avec leurs adversaires, ils les tuent (3)..... Ré-  
« duits à se défendre au tribunal de la raison pu-  
« blique, ils n'ont opposé aux bons raisonnements que

le dogme chrétien aussi sérieusement que les Pères de l'Église et les grands théologiens du moyen-âge? Pourquoi donc S. Augustin et S. Thomas ont-ils vu dans ce dogme tout autre chose qu'un assemblage informe de maximes despotiques ou superstitieuses, de mensonges intéressés, ou d'absurdités palpables? Serait-ce qu'ils n'étaient pas d'une nature aussi morale et aussi raisonnable que Bruno, Vanini ou Babelais?

(1) Pages 4-5-6.

(2) Pages 7-8.

(3) Que ces reproches s'appliquent justement à des catholiques indignes et inconséquents, soit! Mais la doctrine catholique est-elle donc responsable de crimes qu'on n'a pu commettre sans violer ses principes les plus essentiels? Que dirait-on de

« des subtilités et des passions (1). Alors le peuple  
« est passé de l'indignation au mépris ; le *bon sens*  
« devenu *moqueur* achève par le ridicule une vic-  
« toire commencée par de *sérieuses raisons* (2). »

Après ce tableau de la prétendue décadence des  
dogmes chrétiens, soit au moyen-âge, soit durant  
les trois derniers siècles, Jouffroy jette rapidement  
un voile sur l'époque sanglante de la Révolution  
française, et il arrive à l'histoire contemporaine :  
« ..... Tous ceux qui tiraient quelque parti des

nous, si nous imputions à la science, à la philosophie, à la  
raison, à la liberté, les absurdités et les crimes des sophistes et  
des démagogues qui se sont proclamés leurs représentants ?

(1) Qu'on se rappelle seulement les noms des principaux dé-  
fenseurs du Catholicisme depuis trois cents ans : au xvi<sup>e</sup> siè-  
cle, Sadolet, Poole et Canisius ; au xvii<sup>e</sup>, Bossuet, Fénelon,  
Pélisson, Huet, Pascal, Arnauld, Nicole, etc. ; enfin au xviii<sup>e</sup>  
et au xix<sup>e</sup>, Guéniot, Gerdil, Bergier, La Harpe, Duvoisin,  
Frayssinous, La Luzerne, Wiseman, Gerbet, Döllinger, Mæ-  
her, Gœrres, Manzoni, Silvio Pellico, Rosmini, etc. Voilà  
quelques-uns des hommes que Jouffroy nous peint comme des  
sophistes passionnés ! Tant il est vrai que, sous le masque d'une  
insinuation vague, on ose dire et proclamer bien haut, ce que  
l'on aurait honte de penser explicitement dans le secret de sa  
conscience !

(2) Les *sérieuses raisons*, c'étaient probablement, dans la pen-  
sée de Jouffroy, les sophismes pédans de Spinoza et de Bayle ;  
le *bon sens moqueur*, c'était le Voltairianisme. Mais le *bon sens*  
peut-il s'accorder avec une frivolité moqueuse, qui ne respecte  
rien ? Et les *raisons* de Leibniz n'étaient-elles pas plus *sérieuses*  
que celles de Spinoza ou de Bayle ?

« vieilles croyances, se sont ligués. Dans cette  
« ligue, dont la peur est l'âme, il n'y a plus rien  
« de moral ; l'intérêt seul en serre les nœuds ; et ce-  
« pendant on couvre ce vil mobile des beaux  
« noms de morale, de religion, d'ordre, de légitimi-  
« mité. *L'hypocrisie*, *l'indifférence sur les moyens*,  
« tout donne à cette nouvelle ligue une force extrê-  
« me (1)... Le peuple tombe dans une indifférence  
« universelle ; c'est tout ce que veulent les parti-  
« sans de l'ancien dogme. *Ils s'inquiètent peu qu'il*  
« soit *vertueux, religieux, heureux* ; il est indifférent,  
« les voilà maîtres. — Après avoir longuement et  
« sourdement ramassé ses forces et ourdi sa trame,  
« le *vieux régime* (2) éclate tout-à-coup, et laisse  
« échapper sa vengeance longtemps contenue. Il  
« est cruel comme la faiblesse humiliée, vindicatif  
« comme l'hypocrisie ; de sanglantes exécutions le  
« débarrassent de ses ennemis, et servent de pré-  
« paration à un despotisme défiant et étroit, com-  
« me la peur..... Il songe avant tout à étouffer  
« ce fatal esprit d'examen et cette sainte moralité,

(1) Pages 40-44.

(2) Le *vieux régime* !.... Voilà encore un de ces noms de  
guerre, avec lesquels on amène les passions aveugles de la  
multitude. Jouffroy ne semble-t-il pas identifier la cause des  
dogmes chrétiens avec celle des droits féodaux ? Ça été une  
des tactiques les plus habituelles du libéralisme voltairien ;  
mais devait-elle donc trouver place dans la *philosophie de*  
*l'histoire* de l'école éclectique ?

« qui met les bras au service de ce qui paraît vrai.  
« *Il étouffe donc à la fois les lumières et la croyance*  
« *à la vertu ; il y substitue la superstition.* — Ces  
« temps sont affreux : il n'y a plus rien qui con-  
« sole et qui rappelle la dignité de la nature hu-  
« maine, ni dans le pouvoir, ni dans la société (1).  
« ..... Si l'on tourne ses regards vers la puissance  
« qui régit cette société dégradée, on y voit des  
« hommes habiles, corrompus, hypocrites, qui au-  
« forment des élèves fanatiques sans vertu, qui au-  
« ront leur habileté, *leur indifférence sur les moyens,*  
« sans avoir comme eux la conscience de mal fai-  
« re..... Dans la main de ces mattres effrayants est  
« *une affiliation puissante,* qui couvre tout le pays  
« d'un filet, qui va se fortifiant et se perfectionnant  
« de jour en jour (2). — Plus que personne les par-

(1) « Partout, s'écrie Jouffroy, la parole est enlevée à toute doctrine contraire et réservée aux agens du pouvoir. — On voit du moins par cet article que la presse hostile au gouvernement savait assez bien échapper à la censure.

(2) Qui reconnaît aujourd'hui, dans ce tableau effrayant, le ministère Villèle, les Jésuites et la Congrégation ? Il est pourtant manifeste que Jouffroy ne fait pas allusion à autre chose. Mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cette *affiliation puissante*, qui effrayait si fort, en 1825, les imaginations faibles. Il paraît qu'un certain nombre de Royalistes avaient formé une sorte de *franc-maçonnerie* légitimiste, ou aristocratique, qui exerça, par son activité mystérieuse, une notable influence sur la Cour, sur l'administration et sur les Chambres, à la fin du règne de Louis XVIII et au commencement du règne de

« tisans du dogme ancien parlent de foi, de religion  
« et de morale, mais par habitude et par calcul.  
« *Eux seuls n'ont point de croyance, point de reli-*  
« *gion, point de morale. Les sceptiques en avaient plus*  
« *qu'eux (1).* »

III. — Voilà l'histoire de l'Église, telle que l'Éclectisme l'a faite ! Je le demande à tout esprit impartial, à tout homme sérieux, qui a étudié nos annales religieuses ailleurs que dans le *Constitutionnel* : ce

Charles X. Ce fut, dit-on, cette société secrète qui imposa les lois contre la presse, sur le sacrilège, et sur le droit d'aînesse. Les ennemis des Jésuites, du Clergé et de la Religion imputèrent à la pieuse Congrégation fondée par les PP. Delpuits et Ronsin tous les actes de cette société secrète, et bien d'autres encore inventés par la calomnie. Mais, si quelques intrigants exploitèrent la Congrégation et les Missions au profit de leur fortune, de leurs passions, ou de leur parti, la masse des Jésuites, des Missionnaires et des Congréganistes resta étrangère aux cabales qui s'abritaient derrière elle. En réalité, *l'affiliation* qui enveloppait la France comme un réseau, vers 1825, ce n'était ni la Société de Jésus, ni la Congrégation ; c'était le Carbonarisme. Aussi MM. Cousin, Jouffroy, et leurs amis s'étaient-ils affiliés à cette Congrégation tout autrement puissante que celle du P. Ronsin. — Voyez le livre si substantiel et si fort de M. CRETINEAU-JOLY, *Histoire religieuse, politique et littéraire, de la Compagnie de Jésus*, t. VI, chap. III.

(1) *Ibidem*, pages 16-17-21. Qu'on rapproche de ces pages les pamphlets récents de MM. Michelet et Quinet, et qu'on nous dise ensuite si la *modération* des philosophes éclectiques est plus rassurante pour nous que la colère des fougueux professeurs du Collège de France !

tableau est-il vrai ? Est-il équitable ? Est-ce l'œuvre d'un observateur judicieux et modéré, ou n'est-ce pas plutôt le cauchemar d'un pamphlétaire obsédé par le démon de la haine ? Encore une fois, Jouffroy ne s'attaque pas seulement à quelques abus, à quelques hommes indignes de la religion qu'ils représentent, mais à tous les disciples, à tous les défenseurs du Christianisme, à l'Église dans son ensemble, aux dogmes chrétiens en général, sans distinction, sans réserve. Si ces déclamations étaient sérieuses, que dire de ce penseur hautain, qui regardait en pitié les grands hommes du Christianisme ? Quoi ! Il souriait de leur crédulité naïve ; et lui, il était dupe du *Constitutionnel*, il tremblait devant l'omnipotence de la *Congrégation* ! Cet esprit fort, qui ne croyait pas à la résurrection du Christ, craignait que les Jésuites ne ressuscitassent la Féodalité, ou Louis XIV ! Et, dans les vertiges de sa colère, il confondait l'Église universelle, le Christianisme tout entier avec la fantastique conspiration du *parti-prêtre* ! — Si tout cela au contraire n'était qu'un jeu, si, comme un grand nombre de ses amis (1), Jouffroy voulait seulement exciter les passions de la foule, en agitant bruyamment le ridicule épouvantail d'une congrégation sans influence politique et d'un régime mort à jamais, où est sa

(1) On se rappelle les aveux que le *Globe* fit à ce sujet, quelques mois après la Révolution de Juillet. « Pairs, députés, ma-

bonne foi ? Où est son équité ? Ne doit-on pas lui renvoyer les accusations d'*hypocrisie*, de *mensonges intéressés* et d'*indifférence sur les moyens*, qu'il adresse si amèrement aux défenseurs du vieux dogme ? Quelle est donc cette justice qui confond, dans la même réprobation, des dogmes impérissables, des institutions nécessaires, et les vaines prétentions d'une politique évidemment impossible ?

On dira peut-être que Jouffroy était jeune, quand il se laissait ainsi égarer par l'esprit de parti. Mais, sept années auparavant, M. Cousin l'avait trouvé assez mûr pour les fonctions les plus importantes du haut enseignement, et il lui avait fait obtenir deux chaires de Philosophie, l'une au Collège Bourbon, l'autre à l'École Normale ! D'ailleurs il n'était plus jeune, lorsqu'il réimprimait, en 1833 et en 1838, ces pages si injurieuses à la foi pro-

• gistrats, simples citoyens, s'écriait il le 24 octobre 1830, nous  
• avons tous joué une comédie de quinze ans. — Le 17 octo-  
bre 1832, le *National* achevait ainsi cette confession : « De  
• très grands esprits s'étaient consacrés, sous la Restauration, à  
• inspirer à la France la haine et la peur de cette fameuse Con-  
• grégation jésuitique qui n'existait peut-être point, ou ne valait  
• pas la peine qu'on s'enquît de son existence.... On s'entendait  
• à merveille sur la valeur du mot *Jésuitisme* : il était synonyme  
• de dévouement à la légitimité.... C'est comme cela que raison-  
• nent et parlent les masses, dans tous les temps : elles donnent  
• à leurs soupçons une forme matérielle, qui les aide singulière-  
• ment à soutenir le combat. »

fessée par la majorité de ses concitoyens (1). Qu'on vienne donc nous parler après cela du respect que l'Éclectisme inspire pour nos croyances religieuses !

Alléguera-t-on enfin pour excuse les fautes de ce qu'on appelait en 1825 la *Congrégation, les Jésuites*, ou le *parti-prêtre* ? Mais, quand les torts du Clergé et des hommes qui cherchaient alors à s'appuyer sur l'Église par des motifs très divers, seraient aussi graves, aussi nombreux, aussi généraux, que l'esprit de parti l'a supposé, ces torts devraient-ils faire absoudre un pamphlet qui s'attaque à tous les dogmes chrétiens, en haine du Clergé et de ses alliés politiques ? La vérité est-elle donc responsable des fautes commises par ses défenseurs maladroits, ou infidèles ? Et, si les passions cherchent toujours à confondre la cause des hommes avec la cause de Dieu, n'est-ce pas aux philosophes surtout qu'il convient de protester contre une confusion aussi dangereuse et aussi coupable ?

Au reste, ce n'est pas seulement sous le ministère Villèle que Jouffroy a jeté ainsi l'outrage

(1) Nous devons ajouter que ces pages imprimées ne furent point écrites et publiées dans un jour d'exaltation fébrile et passagère. Composées en 1823, elles ne furent livrées au public qu'en 1825, après deux années de réflexion. (Voyez *SAINTE-BEUVE, Portraits littéraires*, p. 280, édition DIDOT.) Les coups que Jouffroy se força d'y porter au Christianisme étaient donc bien prémédités.

au Christianisme ; ce n'est pas seulement à une époque où il pouvait se croire persécuté dans l'intérêt de l'Église. Non : c'est encore depuis 1830, c'est après qu'il fut remonte triomphant dans sa chaire (1) ; c'est lorsque la victoire et la toute-puissance de son parti auraient dû éteindre dans son âme les rancunes de 1825, et lui rendre facile l'oubli du passé. Cela est triste à dire, mais cela est ; nous devons donc le constater, pour faire connaître l'esprit qui anime l'école éclectique, et le danger de son enseignement.

§ III.

[Suite.] Une rétractation apparente de Jouffroy. — Persistance de ses erreurs les plus graves. — Son embarras vis-à-vis du Saint-Simonisme, en 1830. — Ses incertitudes et celles de M. Damiron, au sujet du *Dogme nouveau* ou de la *Loi nouvelle*.

1. — Depuis la Révolution de Juillet 1830, notre philosophe affecta sans doute cette modération que l'orgueil même et l'intérêt conseillent aux vainqueurs. Ainsi, à l'ouverture du Cours de Morale qu'il professa à la Faculté des Lettres, durant l'année scolaire 1830-1831, il sembla rétracter un

(1) On se rappelle que le ministre Martignac avait déjà rendu à MM. Cousin et Jouffroy leurs chaires de la Faculté des Lettres et de l'École Normale.

instant ce qu'il avait écrit en 1825 sur la mort du Christianisme, et sur la nécessité d'une religion nouvelle. « *Ceux-là sont bien aveugles*, disait-il en terminant sa seconde leçon, qui s'imaginent que le Christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses à faire. Le Christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est réservée, et il sera la dernière des religions (1). » — Certes, il y a loin de ce langage à celui que Jouffroy tenait cinq ans auparavant, et les lecteurs qui se croient obligés de tout concilier dans les philosophes, doivent éprouver un certain embarras, en comparant cette page avec l'article du *Globe* résumé ci-dessus. Néanmoins, si Jouffroy accorde ici au Christianisme un long avenir, il réduit encore cette religion divine à un rôle tout-à-fait subalterne. Quelle est en effet la tâche qu'il assigne à l'Église ? Il nous l'explique dans cette même page : c'est de préparer le genre humain à la Philosophie; c'est de donner aux hommes un enseignement primaire, qui les mette en état de recevoir l'enseignement supérieur du Rationalisme. Que l'Église se contente de la part que les philosophes veulent bien lui faire, et, en recom-

(1) *Mélanges philos.*, page 413 de la 2<sup>e</sup> édition. — La première édition s'ouvre par l'article *Comment les dogmes finissent*, et se termine par le texte que je viens de citer.

pense, on lui laissera la vie, jusqu'à ce que l'éducation élémentaire du genre humain soit achevée; on se réjouira même de voir les masses pacifiques et consolées par son influence. Mais, si elle ne se borne pas à diriger spirituellement les esprits faibles; si elle veut imposer sa mythologie aux esprits forts, malheur à elle ! On lui fera sentir amèrement que son œuvre est finie dans les classes savantes de la société nouvelle, et surtout dans les hautes régions de l'enseignement universitaire ! — Telle est évidemment la signification de cette page, comme le démontre son texte même (1). Les pages qui la précèdent immédiatement interdisent d'ailleurs le moindre doute à cet égard. Jouffroy y établit en effet que toutes les religions sont plus ou moins mythologiques; — que tous les révélateurs sont des illuminés, dupes eux-mêmes le plus souvent de la révélation qu'ils annoncent; — que la guerre est

(1) Voici en effet comment Jouffroy y explique le but de l'éducation élémentaire que le Christianisme doit donner, suivant lui, au genre humain : « La mission du Christianisme me semble avoir été d'achever l'éducation de l'humanité, et de la rendre capable de connaître la vérité sans figures et de l'accepter sans autre autorité que sa propre évidence. Dès que cette œuvre est terminée dans un esprit, il est nécessaire que le CHRISTIANISME s'en retire. » (*Ibidem*, page 443.) Infortuné Jouffroy, est-ce que la Philosophie a pu combler le vide immense laissé dans ton âme par le Christianisme ? Non, tu l'as confessé vingt fois dans tes livres.

déclarée depuis plusieurs siècles entre la raison et les imperfections du Christianisme ; — enfin que la révélation, la foi, l'autorité religieuse ont été complètement battues en ruine. De là il conclut que les philosophes doivent se mettre à l'œuvre, afin de pourvoir à ce besoin de croyances nouvelles qui se fait déjà sentir dans les classes éclairées, et qui ne tardera pas à pénétrer dans les masses (1).

Ce n'est pas que Jouffroy crût fermement à la possibilité d'une religion nouvelle. Il y avait cru, ce semble, dans des jours d'exaltation ; mais il n'y croyait plus, ou du moins ses espérances étaient fort ébranlées. Quand plusieurs de ses amis se furent laissés entraîner à la suite de Bazard et d'Enfantin, quand ils eurent livré le *Globe* à leurs nouveaux maîtres, notre philosophe sentit le besoin de sauver son honneur, en déclinant la responsabilité des folies qui allaient éclater. C'est probablement pour cette raison qu'il proclama, comme nous l'avons vu, l'immortalité du Christianisme. Toutefois, en faisant ainsi ses réserves, il laissait encore percer une incertitude remarquable. Ainsi, bien loin de condamner les esprits téméraires qui osaient entreprendre de fonder une religion supérieure au Catholicisme, il s'empressait de rendre hommage à leurs lumières et à leur prévoyance ; seulement il lui semblait difficile que leurs plans réussissent, et

(1) *Ibid.*, p. 430-431-436-439-440-441.

il inclinait fortement à croire qu'ils échoueraient (1). C'était à un système philosophique qu'était, suivant lui, réservé l'honneur de remplacer peu à peu la foi de l'Église dans les intelligences d'élite (2) ; et voilà pourquoi il disait que le Christianisme sera la dernière des religions.

II. — A cette occasion le *Globe*, qui était devenu l'organe du Saint-Simonisme, caractérisa ainsi l'attitude embarrassée du professeur ecclésiastique vis-à-vis de la jeunesse ardente qu'il avait poussée à la recherche d'une foi nouvelle : « Comme un pasteur solitaire, mélancoliquement amoureux du désert et de la nuit, il demeure immobile et debout sur son tertre sans verdure. Mais, du geste et de la voix, il pousse le troupeau qui se presse à ses pieds et qui a besoin d'abri ; il le pousse à tout hasard au bercail, du seul côté où

(1) *Ibidem*, p. 439-440-441.

(2) Il disait néanmoins, quelques années plus tard : « C'est sous la forme religieuse que ces grandes doctrines, qui s'emparent des peuples, qui les dominent, qui les satisfont sur toutes les questions qui les intéressent, se sont toujours produites et ont toujours existé jusqu'à présent. » (*Cours de Droit naturel*, t. I, p. 278.) Comment cet homme, qui ne croyait guère qu'à l'observation et à l'induction, pouvait-il donc espérer pour la Philosophie des destinées et un rôle qu'elle n'a jamais eu nulle part ? Prenait-il ses désirs pour des espérances ? Je le présume, et il me paraît que sur cette question, comme sur mille autres, il a été en proie à des perplexités continuelles.